HUITIÈME ANNÉE. 11 Août 1897. NUMÉRO 298

LE VOILE D'ISIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

LE SURNATUREL
n'existe pas

Directeur : PAPUS
Rédacteur en chef : LUCIEN MAUCHEL
Secrétaires de la Rédaction : P. SÉDIR et Noël SISERA

LE HASARD
n'existe pas

Le Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS *France*		Administration : 5, rue de Savoie	ABONNEMENTS *Union postale*	
UN AN	5 fr.	**Rédaction : 4, rue de Savoie**	UN AN	5 fr.
SIX MOIS	3 —	**PARIS**	SIX MOIS	3 50
DEUX MOIS	1 —		TROIS MOIS	2 »

Dieu et l'Intelligence

Dieu EST. Il n'a aucune forme. C'est une clarté infinie que nous ne pouvons contempler que sans idées et sans paroles.

La matière, dans son principe absolu, est la négation de Dieu. Où s'étend la matière, Dieu n'existe plus.

Dieu détruit son existence par un acte de sa volonté, et la matière apparaît sur le point de l'infini où il ne veut plus être.

Mais de nouveau, IL veut être, et pénétrant la matière qu'il vient de créer, il l'harmonise à lui-même par des ondes d'abord très écartées qui donnent naissance à l'univers astral et à son mouvement ; puis les ondes, les vibrations se rapprochent de plus en plus pour former d'abord le règne minéral, puis le règne végétal, le règne animal et enfin l'âme humaine où la divinité va se réaliser, retrouver son unité par la destruction définitive de la matière.

En résumé, l'âme universelle, par une suite de vibrations perpétuelles donne naissance à la matière dans les intervalles qu'elle crée.

∴

La fin de la compréhension est l'identification du sujet pensant avec l'objet pensé. Nous pouvons comprendre notre prochain, avoir une idée très approchée de ses intentions, de ses motifs ou de ses mobiles d'action, mais nous ne le comprendrons jamais aussi bien qu'il se comprend lui-même, et si cette hypothèse se réalisait, nous deviendrions lui-même à cet instant.

La matière se présente à nos sens, nous la définissons, par un rapport de comparaison, mais nous ne la définissons pas par elle-même, dans son essence, que nous ne pouvons connaître parfaitement, parce que nous ne sommes pas absolument matière.

Nous concevons l'esprit divin, mais nous ne le concevons qu'imparfaitement, et, jusqu'au jour où nous identifiant à lui, nous serons devenus partie intégrante de Dieu, nous ne le comprendrons pas.

Mais nous avons une connaissance parfaite de l'intelligence humaine, de ses moyens, parce que, l'intelligence étant à la fois matière et esprit, nous la réalisons par notre matière.

On peut dire que l'intelligence est le lien de combat du principe divin et de la matière.

Après bien des luttes qui ont pour effet nos souffrances, le principe divin doit enfin retrouver son unité.

C. P.

Nice, 24 août 1897.

LA PIPE

(Suite et fin)

Ceux-là donc fumeront surtout la pipe qui ont plus d'idéalisme, ou de tendance à la spiritualisation, même avec les plans inférieurs, et sans préjudice de tous les vices possibles.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que tous les spiritualistes, tous les idéalistes, tous les rêveurs fument nécessairement la pipe. Quelques-uns, même, ne fument pas du tout; mais parmi ceux-là, beaucoup cultivent la tabatière. Et la tabatière est au moins aussi intéressante, au point de vue magique, que la pipe ; car elle indique, jusqu'à un certain point, le degré d'idéalité du priseur. En effet, des portières, des bureaucrates, des gens très extériorisés, mettront leur tabac dans un vulgaire cornet de papier sitôt jeté que vide ; tandis que le priseur vraiment digne de ce nom, aura une tabatière solide, en corne, en buis ou en argent, une brave et loyale tabatière, une tabatière fidèle qui, le plus souvent, lui viendra de son père ou de son grand-père et sera pour lui un efficace et puissant support, un véritable talisman, confident de ses plus secrètes pensées, de ses plus chères aspirations, conseiller autorisé de ses perplexités...

Qui dira combien de beaux vers de Lamartine nous devons à la tabatière ! Car les deux chants du poème initiatique qu'est *la Chute d'un Ange*, trop délicatement aristocrate pour fumer la pipe, devait priser, très probablement ; du moins, il avait un nez de priseur.

Mais quelles que soient les grandes vertus de la tabatière, j'avoue que je lui préfère de beaucoup la pipe. D'abord je la fume et je ne prise pas, ce qui est une raison tout égoïste ; puis je pense vraiment que la pipe est un plus parfait instrument magique. Et j'en verrai la preuve en ce fait que le peuple où le culte de la magie s'est le mieux conservé — si l'on en excepte les Indous — ont également cultivé la pipe, notamment les Arabes et les Chinois; j'ai la persuasion que le culottage d'un narghilé ou le *fumage* d'une pipe d'opium a quelque chose de religieux

Ce qui ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est que les Indiens de l'Amérique du Nord fument encore le calumet dans leurs cérémonies sacrées. Ils commencent par s'asseoir en rond pour constituer à la fois le cercle magique et la chaîne, au milieu duquel est l'hiérophante auprès du feu sacré ; c'est à ce feu que ledit hiérophante allume le calumet, après quoi il le fait circuler de proche en proche. Et ce calumet, déjà consacré par maintes cérémonies semblables, répartit entre tous les assistants le même fluide vivificateur de la chaîne ; il sert à la communion de tous les fidèles présents ; peu à peu, sous l'influence des incantations (1), des fumées du tabac, de la volonté fortement tendue des assistants, le courant fluidique augmente d'intensité ; les poitrines halètent, les cervaux s'échauffent les nerfs se tordent, les faces se congestionnent... et le calumet circule toujours, l'évocateur incante, centralisant toutes les forces astrales du cercle, si bien qu'à un moment donné, il part extasié, parfois même invisible, pour les régions où lui seront révélées les décisions du Grand Manitou.

Du reste, cette communion fluidique par le contact d'un même objet semble avoir été générale en Amérique, et les fils dégénérés des vieux Guaranis ont conservé la pieuse habitude de prendre ensemble la *yerba* sacrée qu'on fait infuser dans une courge appellé *maté* et dont on boit la décoction au moyen d'un petit tube d'argent que chacun suce à son tour. Cela peut sembler malpropre à notre délicatesse bégeule et *microbiophobe* ; mais les premiers chrétiens ne buvaient-ils pas l'un après l'autre au même calice le sang précieux du Sauveur, comme font encore aujourd'hui les catho-

(1) Voyez celles de Sédir, qui, d'ailleurs n'a pas parlé de la pipe. — 3 fr. 50 chez Chamuel.



liques grecs ? Et la *yerba maté*, comme la coca du Pérou, comme le sôma des Indes, comme la vigne en nos contrées, n'est-elle pas une plante sacrée — de même que le tabac.?

Vous voyez, tout directement, la pipe nous a conduits en pleine magie, et de la plus haute ; aussi, c'est dans les sentiments les plus occultistes que je vais, si vous le voulez bien, *en bourrer une*.

MARIUS DECRESPE.

QUELQUES MOTS
SUR LA
RÉVOLUTION BOUDDHIQUE
(Suite)

Gautama se maria, il eut un fils et pendant dix années régna débonnairement sur ses peuples. Mais la vue de toutes les inégalités sociales auxquelles il contribuait par le fait seul de sa royauté, et qui rendait impossible toute fraternité humaine, le rongeait comme un remords, et, sortant du palais royal, congédiant tous ses chambellans et serviteurs, revêtant le costume du plus pauvre parmi les pauvres, il quitta le pays des Aryens vainqueurs, traversa la Ganga pour gagner les forêts du sud, au milieu des Dasyou honnis et persécutés ,et là il vécut dans la méditation et le renoncement. Quelques disciples l'accompagnaient, des brahmanes probablement. Mais c'est en vain que pendant six ou dix années, suivant les légendes, il chercha la paix ; maintes fois il dut lutter avec son désespoir, figuré dans les imaginations populaires par le dieu de la Mort. A la fin il comprit que l'homme ne se doit pas à sa tristesse et que c'est une forme d'égoïsme, honteuse et lâche, que de ruminer ses chagrins, ses vertus, son orgueil de propre justice et de savourer à l'aise ses mélancolies poétiques, en oubliant ses frères qui peinent là-bas, qui luttent et qui souffrent dans le grand combat pour l'existence. Aussitôt il abandonna les jungles de Gaya et, seul, car ses disciples scandalisés en restaient à leur aristocratique mépris du genre humain, il se précipita vers la grande cité de Bénarès pour y prêcher dans les rues, sur les places publiques, sur les escaliers qui descendent au fleuve, la bonne nouvelle de la fraternité. Plus de rois, plus de princes, plus de chefs ni de juges, plus de brahmanes ni de guerriers, plus de castes ennemies se haïssant les unes les autres, mais des frères, des camarades, des compagnons de labeur en commun ! Tous les êtres se valent d'après Gautama, les plantes, les animaux, les hommes, aussi bien les vicieux que les vertueux, et chacun de nous ne doit avoir d'autre ambition que de faire du bien à tous. Personne ne doit s'enorgueillir, personne n'est tenu de s'humilier, chacun est à sa place, toute hiérarchie est supprimée ; il n'y a point de rôle pour l'autorité, ce fait brutal que les maîtres considérent volontiers comme un « principe ».

L'apparition de ce mendiant, traître à sa classe, traître à sa famille, ennemi de toutes les lois divines et humaines, provoqua les plus violentes colères chez tous les privilégiés, mais il avait pour lui la foule. Comme le fit plus tard un autre apôtre mendiant, il s'était adressé surtout à ceux qui souffrent, aux pauvres, aux méprisés, aux gens de police et de mauvaise vie, aux « offensés » comme ceux que peint le grand Dostoïewsky. Suivant le précepte recommandé plus tard par saint Jacques, il ne leur parlait point de Dieu qu'on ne voit pas, mais seulement des frères que l'on voit et que l'on peut aimer, des animaux que l'on peut élever, améliorer, rapprocher de l'homme. Lui aussi était agnostique, athée si l'on veut. Les « quatre devoirs » de l'enseignement bouddhique sont de connaître la souffrance, d'en étudier les causes, d'en vouloir la suppression et d'en trouver le remède.

Grâce à la passion du bien qui, de Bénarès, la cité sainte, se propagea comme une flamme, les castes furent partout brisées,

partout se reconstituèrent des communes libres où le travail était une fête à laquelle tous s'associaient joyeusement. Les populations de l'Inde septentrionale vécurent alors les plus beaux jours de leur histoire : notre espérance, notre vouloir sont de faire revivre un jour cette existence à tous les hommes, nos frères.

Mais l'ennemi veillait, les privilégiés de la race, de la naissance, de la fortune, de l'éducation étaient trop nombreux pour accepter ainsi de rentrer dans les rangs avec la tourbe des Soudra et des Tchandala, avec la multitude de ceux qu'hier encore on appelait « chiens » et « pourceaux », et la triste restauration s'accomplit. D'abord on commença par glorifier l'homme au lieu de s'attacher à l'idée. Gautama fut transfiguré en dieu, on en fit un « Bouddha », c'est-à-dire une « lumière », un phare éclatant. On prétendit qu'il n'était autre que le dieu Vichnou apparaissant dans sa neuvième incarnation : tous les actes de sa vie furent transformés en miracles, toutes ses paroles momifiées en dogmes, un monde de prêtres naquit pour codifier sa doctrine et pour reconstituer les institutions du passé sous de nouvelles appellations.

ELISÉE RECLUS.

(Extrait de *l'Humanité nouvelle*, Juin 1897.)

(*A suivre.*)

Le Gérant : CHAMUEL. Tours et Mayenne. — imp. E. Soudée.

